

Véronique Margron, théologienne

## **La détestation de l'autre sape la société**

Recueilli par Claire Lesegretain ("La Croix"), le 19/07/2016 à 17h09

Pour Sœur Véronique Margron, théologienne moraliste et ancienne doyenne de la faculté de théologie d'Angers, lorsque l'on ne parvient plus à considérer l'autre différent comme son semblable, on prépare l'enfer.

*Comment résister à la tentation de la haine, du rejet de l'autre ?*

Véronique Margron : « À vrai dire, on ne sait pas bien, y compris pour les chrétiens, comment résister au déferlement de la colère face à la violence et au mal absurdes. Le mal reste toujours une énigme pour la raison, pour l'intelligence, pour la volonté. D'où une nécessaire humilité pour réfléchir et répondre à ces questions.

*Mais à chaque fois qu'advient des crimes de cette ampleur, la tentation n'est-elle pas le rejet et la haine à l'égard des bourreaux ?*

V. M. : Pourtant, plus on développe la haine, plus on donne raison à ces fous sanguinaires. À travers notre haine, ce sont leurs bras armés qui se prolongent. Car la détestation effectue un travail de sape de la société en tant que telle, notamment lorsqu'il s'agit d'une démocratie. Les individus ne peuvent vivre en effet comme s'ils étaient une juxtaposition de monades (totalités closes et uniques, NDLR). Autrement dit, si c'est la haine et le soupçon qui gouvernent, s'il n'y a plus de bien commun partageable, alors il n'y a plus d'humanité, et encore moins de démocratie, possibles.

*Mais la frontière entre lucidité et soupçon est ténue...*

V. M. : Cette frontière n'est pas simple à vivre, effectivement. C'est pourtant ce à quoi nous sommes condamnés et convoqués. Sinon, nous ne pourrions plus vivre demain en démocratie. En fait, c'est toute la question de l'altérité qui se repose après chaque attentat terroriste. À partir du moment où nous ne pouvons plus considérer le différent comme notre semblable, alors nous préparons l'enfer. Il y a là un enjeu pour la politique, au sens noble, ainsi que pour l'éducation : dès lors que le refus de l'altérité est en jeu, il faut être extrêmement vigilant car le tissu social se défait bien plus vite qu'il ne se fait. Plus nous vivons dans des situations de repli communautaire, plus nous organiserons le soupçon envers toute altérité, moins nous serons capables de curiosité bienveillante, alors plus nous risquons d'engendrer la violence dans nos liens humains ordinaires.

*Ces liens ordinaires sont-ils plus difficiles à vivre avec des musulmans ?*

V. M. : Je ne suis pas une spécialiste de l'interreligieux. Mais je ne doute pas que des millions de musulmans, à titre individuel, soient des femmes et des hommes de paix. Le problème est que l'organisation de l'islam est d'abord politique et non théologique ou spirituelle. Se joue là aussi l'invitation faite à Abraham, et donc à chaque être croyant, de « quitter son pays », c'est-à-dire quitter « le trop connu » pour aller vers l'autre. Cette capacité à oser l'altérité n'est pas une option mais une condition pour vivre, pour être vivant. Et pour l'être ensemble.

> Lire aussi : Attentat de Nice : la prière des musulmans de Narbonne

*Ne donne-t-on pas l'impression qu'il s'agit là de propos idéalistes ?*

V. M. : Non, au contraire. C'est dans les liens les plus habituels, familiers, avec ses collègues et voisins musulmans – ou tout simplement d'une autre culture- que se vit le "Quitte ton pays". Si le

souçon s'infiltrer partout, c'est Daech et tous les semeurs de haine qui auront gagné. La question est donc bien d'être lucide, ferme et juste dans un monde violent, sans être soupçonneux à l'égard de toute altérité. Et cette question ne cesse de traverser la Bible. Rappelez-vous, le premier meurtre, celui d'Abel par son frère Caïn (Gn 4,9)- et ceci est valable pour chacun de nous. Qu'est-ce qui fait qu'au lieu d'être gardien de mon frère, j'en deviens le bourreau ? N'est-ce pas la jalousie, la convoitise ? Parce que je ne supporte pas ce que j'imagine que l'autre a, je veux le détruire. Là est vraiment la racine de toute violence. C'est la question qui se pose dès les premières lignes de la Genèse : comment vivre avec « tout moins un » ? Nous sommes tous confrontés au même dilemme qu'Adam et Ève. Face à cette évidence que nous avons accès à « tous les arbres du jardin sauf un », deux choix sont possibles : soit développer rancune et rancœur et considérer que nous ne pourrions pas vivre tant que nous n'aurons pas goûté le fruit de cet arbre-là ; soit, au contraire, nous réjouir et considérer qu'il est bon et bien que quelque chose nous échappe. Là naît le désir de la rencontre. Dès que nous optons pour la première attitude, alors nous entrons dans la détestation d'autrui et donc de nous-même.

Recueilli par Claire Lesegretain